

Paris, maîtrisa la Convention, et la menaça d'une destruction finale; il prêcha l'athéisme, proscrivit les arts et les sciences et tous les genres de talent; les artistes, les savans furent emprisonnés comme suspects; on vit le moment où la bibliothèque nationale, le jardin des plantes allaient être incendiés, détruits.

» Robespierre et Danton s'en indignèrent à la fois, et travaillèrent d'accord pour arrêter cette marche effrayante du délire populaire. Alors le capucin Chabot, Bazire, Fabre d'Eglantine, Hébert, Chaumet, Vincent et tous leurs confrères périrent sur l'échafaud.

» Pour la première fois, depuis le commencement de la révolution, le peuple vit conduire à la mort comme ultra-révolutionnaire, et non plus comme ayant voulu arrêter la révolution. Ce fut un renversement, une véritable révolution dans ses idées.

» Les prisons furent remplies de sans-culottes et de tout ce que la société avait de plus impur. On a remarqué que les prêtres apostats étaient nombreux dans ce parti.

» Le peuple vit sans étonnement et avec joie le supplice de ceux dont il

avait suivi jusque là la direction, et ce sentiment fut une révolution qui échappa à Robespierre et à Danton, ou dont ils ne surent pas profiter.

» *Le troisième âge* présente un spectacle différent des deux premiers: Danton, Robespierre avaient sans efforts arrêté la révolution et terminé le pouvoir de la commune de Paris; mais ils se divisèrent après le succès.

» Danton, Camille des Moulins, Héraut-de-Séchelles, Lacroix voulurent faire un pas de plus, et mettre un terme aux assassinats du tribunal révolutionnaire. Danton et Lacroix avaient rapporté des richesses de leur mission dans la Belgique. Camille des Moulins, qui, dès l'origine de la révolution, s'était titré de procureur-général de la lanterne, se trouvait séduit et adouci par une jeune femme. Ils osèrent demander que le coup qui venait d'être porté contre Hébert, ou le reste du parti de Marat, tournât tout à fait au profit de la République entière; qu'aucun innocent ne fût plus condamné, qu'on mit un terme à la terreur, qu'on établit un comité de clémence.

» Billaud-Varenes, Collot-d'Herbois,

qui dominaient au comité de salut public, et la masse des Jacobins repoussèrent ces mesures avec indignation et fureur, et Robespierre, après avoir hésité, n'osa point soutenir Danton, et le sacrifia. Danton, Camille des Moulins, Héraut-de-Séchelles, etc., périrent sur l'échafaud, et y furent traînés par le comité de salut public tout entier, et par les Jacobins en furie. Le peuple fut consterné, et pour la première fois ne donna aucun signe d'allégresse.

» Cependant ce que Robespierre n'avait pas osé faire, et ce qui lui eût été facile, s'il eût appuyé Danton, il osa tenter de l'opérer seul, après que celui-ci eut péri. Pour mettre un terme à l'athéisme, il fit proclamer l'existence de Dieu, et essaya de réhabiliter les vertus, les sciences et les arts. Alors Billaud-Varenes, Collot-d'Herbois, Barrère, frémissaient de voir la fin du gouvernement révolutionnaire; ils se réunirent à tous les représentans qui, dans leurs missions, avaient fait couler le sang, à tous les nombreux amis que Danton avait dans la Convention, tels que Tallien, Fréron, Legendre; et lorsque Robespierre osa laisser entrevoir à son tour

qu'il fallait que le régime des proconsuls se terminât, qu'il fallait faire justice des hommes impurs qui avaient rendu la révolution odieuse dans les provinces, il trouva l'échafaud.

» La journée du neuf Thermidor fut réellement le triomphe de Collot-d'Herbois et de Billaud-Varenes, hommes plus affreux et plus avides de sang que Robespierre; mais cette victoire n'avait pu se remporter sur les Jacobins et la commune que par l'appel de tous les citoyens; de sorte que, pour la masse de la bourgeoisie et du peuple, la mort de Robespierre fut la mort du gouvernement révolutionnaire, et qu'après diverses oscillations, ceux qui voulaient continuer la terreur et qui avaient sacrifié Robespierre comme celui-ci avait sacrifié Danton, parce qu'il voulait adoucir et modérer la révolution, se trouvèrent entraînés, maîtrisés par l'opinion publique.

» Dans les dix derniers mois, Robespierre se plaignait souvent qu'on le rendait odieux en mettant sous son nom tous les massacres qui se commettaient. C'étaient des hommes plus sanguinaires et plus affreux que Robespierre, qui le

faisaient périr; mais toute la nation, qui attribuait depuis long-temps tous les assassinats à Robespierre, cria que la journée avait été contre la tyrannie, et cette croyance la fit finir. »

*N. B.* La dictée se termina ici; l'Empereur ne fit plus que causer, et comme il n'y est plus revenu, nous demeurons privés du quatrième âge.

*Jeudi 13.*

Le Moniteur, etc. — Liberté de la presse.

L'Empereur venait de parcourir beaucoup de Moniteurs. « Ces Moniteurs, disait-il, si terribles, si à charge à tant de réputations, ne sont constamment utiles et favorables qu'à moi seul. C'est avec les pièces officielles que les gens sages, les vrais talens écriront l'histoire; or, ces pièces sont pleines de moi, et ce sont celles que je sollicite et que j'invoque. » Il ajoutait qu'il avait fait du Moniteur l'âme et la force de son gouvernement; son intermédiaire et ses communications avec l'opinion publique du dedans et du dehors. Tous les gouvernemens depuis l'ont imité plus ou moins.

Arrivait-il au-dedans, parmi les hauts fonctionnaires, une faute grave quel-

conque, aussitôt, disait l'Empereur, trois conseillers d'État établissaient une enquête; ils me faisaient un rapport, affirmaient les faits, discutaient les principes; moi, je n'avais plus qu'à écrire au bas : « *Envoyé pour faire exécuter les lois de la République ou de l'Empire*, et mon ministère était fini, le résultat public obtenu; l'opinion faisait justice. C'était là le plus redoutable et le plus terrible de mes tribunaux. S'agissait-il, au dehors, de quelques grandes combinaisons politiques ou de quelques points délicats de diplomatie, les objets étaient indirectement jetés dans le Moniteur; ils attiraient aussitôt l'attention universelle, occupaient toutes les discussions; c'était le mot d'ordre pour les partis sans du gouvernement, en même temps qu'un appel à l'opinion pour tous. On a accusé le Moniteur pour ses notes tranchantes, trop virulentes contre l'ennemi; mais, avant de les condamner, il faudrait mettre en ligne de compte le bien qu'elles peuvent avoir produit; l'inquiétude parfois dont elles étaient à l'ennemi; la terreur dont elles frappaient un cabinet incertain; le coup de fouet qu'elles donnaient à ceux qui

» marchaient avec nous ; la confiance et  
 » l'audace qu'elles inspiraient à nos sol-  
 » dats , etc. , etc. »

La conversation est tombée de là sur la liberté de la presse. L'Empereur nous demandait notre avis. Nous avons bavardé longuement et débité force lieux communs. Les uns étaient contre : Rien ne résiste à la liberté de la presse, disaient-ils ; elle est capable de renverser tout gouvernement, de troubler toute société, de détruire toute réputation. Ce n'est que son interdiction qui est dangereuse, disaient les autres ; si on la comprime, c'est une mine qui fera explosion, si on la laisse à elle-même, ce n'est plus qu'un arc débandé qui ne saurait blesser personne. A ceci, l'Empereur disait qu'il était loin d'être convaincu ; mais que ce n'était plus là au demeurant la question ; qu'il était des institutions aujourd'hui, et la liberté de la presse était de ce nombre, sur lesquelles on n'était plus appelé à décider si elles étaient bonnes, mais seulement s'il était possible de les refuser au torrent de l'opinion. Or, il prononçait que l'interdiction, dans un gouvernement représentatif, était un anachronisme choquant, une véritable

folie. Aussi, à son retour de l'île d'Elbe, avait-il abandonné la presse à tous ses excès, et il pensait bien qu'ils n'avaient été pour rien dans la chute nouvelle. Quand on voulut discuter au Conseil, devant lui, les moyens d'en mettre l'autorité à l'abri : « Messieurs, avait-il dit » plaisamment, c'est apparemment pour » vous autres que vous voulez défendre » ou gêner cette liberté ; car, pour moi, » désormais je demeure étranger à tout » cela. La presse s'est épuisée sur moi » durant mon absence ; je la défie bien » à présent de rien produire de neuf ou » de piquant contre moi. »

*Vendredi 14.*

Guerre et Maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey. — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événemens, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat.

L'Empereur a été malade toute la nuit, il était encore souffrant tout le jour, il a pris un bain de pied, et ne s'est pas trouvé en humeur de sortir ; il a dîné seul dans son intérieur, et m'a fait venir vers le soir.

L'Empereur s'est remis en causant ; le sujet a été constamment la guerre d'Espagne : j'en ai déjà mentionné quelque

chose plus haut, où l'on a vu que l'Empereur s'y condamne entièrement\*. Je cherche à répéter le moins possible, aussi je vais inscrire ici seulement ce qui m'a paru neuf.

« Le vieux Roi et la Reine, disait  
 » l'Empereur, étaient, au moment de  
 » l'événement, l'objet de la haine et du  
 » mépris des sujets. Le prince des Astu-  
 » ries conspira contre eux, les fit abdi-  
 » quer et devint aussitôt l'amour, l'espoir  
 » de la nation. Toutefois, cette nation  
 » était mûre pour de grands changemens,  
 » et les sollicitait avec force; j'y étais  
 » très-populaire; c'est dans cette situa-  
 » tion des esprits, que tous ces person-  
 » nages furent réunis à Bayonne; le vieux  
 » Roi me demandant vengeance contre  
 » son fils, le jeune prince sollicitant ma  
 » protection contre son père et me de-  
 » mandant une femme. Je résolus de  
 » profiter de cette occasion unique pour  
 » me délivrer de cette branche des Bour-  
 » bons, continuer dans ma propre dynas-  
 » tie le système de famille de Louis XIV,  
 » et enchaîner l'Espagne aux destinées  
 » de la France. Ferdinand fut envoyé à

\* Voyez 5<sup>e</sup> vol. page 297.

» Valencey; le vieux Roi, à Compiègne,  
 » à Marseille, où il voulut; et mon frère  
 » Joseph fut régner dans Madrid avec  
 » une constitution libérale adoptée par  
 » une junte de la nation espagnole qui  
 » était venue la recevoir à Bayonne.

» Il me paraît, continuait-il, que l'Eu-  
 » rope et même la France n'ont jamais  
 » eu une idée juste de la situation de  
 » Ferdinand à Valencey. On se méprend  
 » étrangement dans le monde sur le trai-  
 » tement qu'il a éprouvé, et plus encore  
 » peut-être sur ses dispositions et ses  
 » opinions personnelles relatives à sa  
 » situation. Le fait est qu'il était à peine  
 » gardé à Valencey, et qu'il n'eût pas  
 » voulu s'en échapper. S'il se trama quel-  
 » ques intrigues pour favoriser son éva-  
 » sion, il fut le premier à les dénoncer.  
 » Un Irlandais (baron de Colli) pénétra  
 » jusqu'à sa personne au nom de Geor-  
 » ges III, lui offrant de l'enlever; mais  
 » loin d'y accéder, Ferdinand tout aussi-  
 » tôt en donna connaissance à l'autorité.

» Il ne cessait de me demander  
 » une femme de ma main. Il m'écrivait  
 » spontanément pour me complimenter  
 » toutes les fois qu'il m'arrivait quelque  
 » choses d'heureux. Il avait donné des

» proclamations aux Espagnols , pour  
 » qu'ils se soumissent ; il avait reconnu  
 » Joseph ; choses qu'on eût pu regarder  
 » comme forcées peut-être ; mais il lui  
 » demandait son grand cordon : il m'of-  
 » frait dom Carlos , son frère , pour com-  
 » mander les régimens espagnols qui al-  
 » laient en Russie , choses auxquelles il  
 » n'était nullement obligé. Enfin il me  
 » sollicitait vivement de le laisser venir à  
 » ma Cour à Paris , et si je ne me suis pas  
 » prêté à un spectacle qui eût frappé  
 » l'Europe , et lui prouvât par là tout  
 » l'affermissement de ma puissance , c'est  
 » que la gravité des circonstances qui  
 » m'appelaient au-dehors , et mes fré-  
 » quentes absences de la capitale , ne  
 » m'en ont pas laissé l'occasion. »

Vers un commencement d'année , à  
 un lever de l'Empereur , je me trouvais  
 le voisin du chambellan comte d'Arberg ,  
 faisant le service à Valencey près des  
 princes d'Espagne. Arrivé à lui , l'Empe-  
 reur demanda comment se conduisaient  
 ces princes , s'ils étaient sages ; et puis  
 il ajouta : « Vous m'avez apporté une bien  
 » jolie lettre : entre nous , c'est vous qui  
 » la leur avez faite ? » D'Arberg l'assura  
 qu'il ignorait même l'objet de son con-

tenu. « Eh bien ! dit l'Empereur , elle est  
 » charmante ; un fils n'écrirait pas autre-  
 » ment à son père. »

» Quand les circonstances devinrent  
 » difficiles pour nous en Espagne , disait  
 » l'Empereur , je proposai plus d'une fois  
 » à Ferdinand de s'en retourner , d'al-  
 » ler régner sur son peuple , lui disant  
 » que nous nous ferions franchement la  
 » guerre , que le sort des armes en déci-  
 » derait. Non , répondit le prince , qui  
 » semble avoir été bien conseillé , et ne  
 » varia jamais de ce système ; des troubles  
 » politiques agitent mon pays , je ne man-  
 » querais pas de compliquer les affaires ,  
 » je pourrais en devenir la victime et  
 » porter ma tête sur l'échafaud : je reste ;  
 » si vous voulez m'accorder votre pro-  
 » tection et l'appui de vos armes , je pars ,  
 » et je vous serai un allié fidèle. »

» Plus tard , lors de nos désastres , et  
 » vers la fin de 1813 , je me rendis à  
 » cette proposition , et le mariage de  
 » Ferdinand fut arrêté avec la fille aînée  
 » de Joseph ; mais alors les circonstances  
 » n'étaient plus les mêmes , et Ferdinand  
 » demanda d'ajourner le mariage. — Vous  
 » ne pouvez plus m'accorder l'appui de  
 » vos armes , disait-il , je ne dois point

» me donner en ma femme un titre d'ex-  
 » clusion aux yeux de mes peuples. Et  
 » il partit dans des intentions de bonne  
 » foi, à ce qu'il semble, continuait l'Em-  
 » pereur, car il est demeuré fidèle aux  
 » principes de son départ jusqu'aux évé-  
 » nemens de Fontainebleau.»

Il est hors de doute que, si les affaires de 1814 eussent tourné différemment, il n'eût accompli, assurait l'Empereur, son mariage avec la fille de Joseph.

L'Empereur, en revenant sur ces événemens, disait que les résultats lui donnaient irrévocablement tort; mais qu'indépendamment de ce tort du destin, il se reprochait aussi des fautes graves dans l'exécution. Une des plus grandes était d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons, et à maintenir comme base de ce système, pour souverain nouveau, précisément celui qui, par ces qualités et son caractère, devait nécessairement le faire manquer.

Lors de la réunion à Bayonne, l'ancien précepteur de Ferdinand, son principal conseil (Escoiquiz), apercevant tout aussitôt les grands projets de l'Empereur, et défendant la cause de son

maître, lui disait : « Vous voulez vous  
 » créer un travail d'Hercule, lorsque  
 » vous n'avez sous la main qu'un jeu  
 » d'enfant. Vous voulez vous délivrer  
 » des Bourbons d'Espagne : pourquoi  
 » les craindriez-vous? Ils sont nuls, ils  
 » ne sont plus Français. Vous n'avez  
 » aucunement à les craindre : ils sont  
 » tout à fait étrangers à votre nation et  
 » à vos mœurs. Vous avez ici M<sup>me</sup> de Mont-  
 » morency et de vos dames nouvelles ;  
 » ils ne connaissent pas plus les unes que  
 » les autres, elles sont sans différence à  
 » leurs yeux, etc., etc. » Malheureuse-  
 ment l'Empereur en décida autrement. Je me suis permis de lui dire que des Espagnols m'avaient assuré que si l'orgueil national avait été épargné, que si la junte espagnole se fût tenue à Madrid au lieu de Bayonne, ou bien encore qu'on eût renvoyé Charles IV, et gardé Ferdinand, la révolution eût été populaire, et les affaires auraient pris une autre tournure. L'Empereur n'en doutait pas, et convenait que cette entreprise avait été mal embarquée, que beaucoup de circonstances eussent pu être mieux conduites. « Toutefois, di-  
 » sait-il, Charles IV était usé pour les

» Espagnols : il eût fallu user de même  
 » Ferdinand; le plan le plus digne de  
 » moi, le plus sûr pour mes projets eût  
 » été une espèce de médiation à la ma-  
 » nière de celle de la Suisse. J'aurais dû  
 » donner une constitution libérale à la  
 » nation espagnole, et charger Ferdi-  
 » nand de la mettre en pratique. S'il  
 » l'exécutait de bonne foi, l'Espagne  
 » prospérerait et se mettrait en harmonie  
 » avec nos mœurs nouvelles; le grand  
 » but était obtenu, la France acquérait  
 » une alliée intime, une addition de  
 » puissance vraiment redoutable. Si Fer-  
 » dinand, au contraire, manquait à ses  
 » nouveaux engagements, les Espagnols  
 » eux-mêmes n'eussent pas manqué de  
 » le renvoyer, et seraient venus me sol-  
 » liciter de leur donner un maître. Quoi  
 » qu'il en soit, terminait l'Empereur,  
 » cette malheureuse guerre d'Espagne  
 » a été une véritable plaie, la cause pre-  
 » mière des malheurs de la France. Après  
 » mes conférences d'Erfurt avec Alexan-  
 » dre, disait-il, l'Angleterre devait être  
 » contrainte à la paix par la force des  
 » armes ou par celle de la raison. Elle se  
 » trouvait perdue, déconsidérée sur le  
 » continent; son affaire de Copenhague

» avait révolté tous les esprits, et moi  
 » je brillais en ce moment de tous les  
 » avantages contraires, quand cette mal-  
 » heureuse affaire d'Espagne est venue  
 » tourner subitement l'opinion contre  
 » moi et réhabiliter l'Angleterre. Elle  
 » a pu dès-lors continuer la guerre; les  
 » débouchés de l'Amérique méridionale  
 » lui ont été ouverts; elle s'est fait une  
 » armée dans la péninsule, et de là elle  
 » est devenue l'agent victorieux, le nœud  
 » redoutable de toutes les intrigues qui  
 » ont pu se former sur le continent, etc.,  
 » c'est ce qui m'a perdu!

» Toutefois on m'assaillit alors de re-  
 » proches que je ne méritais pas : l'his-  
 » toire me lavera. On m'accusa, dans  
 » cette affaire, de perfidie, d'embûches  
 » et de mauvaise foi, et il n'y avait rien  
 » de tout cela. Jamais, quoi qu'on en ait  
 » dit, je ne manquai de foi, ni ne violai  
 » de paroles, pas plus contre l'Espagne  
 » que contre aucune autre puissance.

» On sera certain un jour que, dans  
 » les grandes affaires d'Espagne, je fus  
 » complètement étranger à toutes les in-  
 » trigues intérieures de sa Cour, que je  
 » ne manquai de paroles ni à Charles IV,

» ni à Ferdinand VII; que je ne rompis  
 » aucun engagement vis-à-vis du père  
 » ni du fils, que je n'employai point de  
 » mensonge pour les attirer tous deux  
 » à Bayonne; mais qu'ils y accoururent  
 » à l'envi l'un de l'autre. Quand je les  
 » vis à mes pieds, que je pus juger par  
 » moi-même de toute leur incapacité,  
 » je pris en pitié le sort d'un grand peu-  
 » ple, je saisis aux cheveux l'occasion  
 » unique que me présentait la fortune,  
 » pour régénérer l'Espagne, l'enlever à  
 » l'Angleterre et l'unir intimement à no-  
 » tre système. Dans ma pensée, c'était  
 » poser une des bases fondamentales du  
 » repos et de la sécurité de l'Europe.  
 » Mais loin d'y employer d'ignobles, de  
 » faibles détours, comme on l'a répandu;  
 » si j'ai péché c'est, au contraire, par  
 » une audacieuse franchise, par un ex-  
 » cès d'énergie. Bayonne ne fut pas un  
 » guet-apens; mais un immense, un  
 » éclatant coup d'Etat. Quelque peu  
 » d'hypocrisie m'eût sauvé, ou bien en-  
 » core si j'avais voulu seulement aban-  
 » donner le Prince de la Paix à la fureur  
 » du peuple; mais l'idée m'en parut hor-  
 » rible; il m'eût semblé recueillir le prix

» du sang; et puis il est vrai de dire en-  
 » core que Murat m'a beaucoup gâté  
 » tout cela....

» Quoi qu'il en soit, je dédaignai les  
 » voies tortueuses et communes, je me  
 » trouvais si puissant!.... J'osai frapper  
 » de trop haut. Je voulus agir comme  
 » la Providence qui remédie aux maux  
 » des mortels par des moyens à son gré,  
 » par fois violens, et sans s'inquiéter  
 » d'aucun jugement.

» Toutefois j'embarquai fort mal toute  
 » cette affaire, je le confesse; l'immo-  
 » ralité dut se montrer par trop patente,  
 » l'injustice par trop cynique, et le tout  
 » demeure fort vilain, puisque j'ai suc-  
 » combé; car l'attentat ne se présente  
 » plus que dans sa hideuse nudité, privé  
 » de tout le grandiose et des nombreux  
 » bienfaits qui remplissaient mon inten-  
 » tion. La postérité l'eût préconisé pour-  
 » tant si j'avais réussi, et avec raison,  
 » peut-être, à cause de ces grands et  
 » heureux résultats: tel est le sort et le  
 » jugement dans les choses d'ici bas!!!  
 » Mais je le répète, il n'y eut ni manque  
 » de foi, ni perfidie, ni mensonge; bien  
 » plus, il n'y avait nulle occasion pour

» cela. » Et ici l'Empereur a repris, dans son entier et dans son principe, tout l'historique de l'affaire d'Espagne, répétant beaucoup de choses déjà dites plus haut.

» Deux partis, disait l'Empereur, divisait la Cour et la famille régnante : l'un était celui du monarque, aveuglément gouverné par son favori, le Prince de la Paix, lequel s'était fait le véritable roi. L'autre était celui de l'héritier présomptif, conduit par son précepteur, Escoiquiz, qui aspirait à gouverner. Ces deux partis recherchaient également mon appui, et me faisaient beau jeu ; nul doute que je ne fusse résolu d'en tirer tout l'avantage possible.

» Le favori, pour se maintenir dans son poste, aussi bien que pour se mettre à l'abri de la vengeance du fils (la mort du père arrivant), m'offrait au nom de Charles IV, de faire, de concert, la conquête du Portugal, se réservant pour lui la souveraineté des Algarves comme asile.

» D'un autre côté, le prince des Asturies m'écrivait clandestinement, à

» l'insu de son père, pour me demander une femme de ma main, et implorer ma protection.

» Je conclus avec le premier, et laissai le second sans réponse. Mes troupes étaient déjà admises dans la péninsule, quand le fils profita d'une émeute pour faire abdiquer son père et régner à sa place.

» On m'a imputé bêtement d'avoir pris part à toutes ces intrigues ; mais j'y étais d'autant plus étranger, que la dernière circonstance surtout dérangeait tous mes projets arrêtés avec le père, et par suite desquels mes troupes se trouvaient déjà au sein de l'Espagne. Les deux partis sentirent bien dès-lors que je pouvais et devais être leur arbitre. Le roi détrôné s'adressa donc à moi pour obtenir vengeance ; et le fils y eut recours pour être reconnu. Tous deux s'empressèrent de venir plaider devant moi, également poussés par leurs conseillers respectifs, ceux-là même qui les gouvernaient tout à fait, et qui ne voyaient plus d'autres moyens pour assurer leur propre tête, que de se jeter dans mes bras.

» Le prince de la Paix, ayant failli

» être massacré, persuada facilement ce  
 » voyage à Charles IV et à la reine, qui  
 » s'étaient eux-mêmes vus en danger de  
 » périr par la multitude.

» De son côté, le précepteur Escoi-  
 » quiz, le véritable auteur de tous les  
 » maux de l'Espagne, alarmé de voir  
 » Charles IV protester contre son abdi-  
 » cation, ne voyant que l'échafaud si son  
 » pupille ne triomphait pas, fut fort ar-  
 » dent à déterminer le jeune roi. Ce cha-  
 » noine, d'ailleurs très-confiant dans ses  
 » moyens, ne désespérait pas d'influen-  
 » cer de vive voix sur mes déterminations,  
 » et de m'amener ainsi à reconnaître Fer-  
 » dinand, m'offrant, pour son propre  
 » compte, de gouverner, disait-il, tout  
 » à fait à ma dévotion, aussi bien que  
 » pourrait le faire le prince de la Paix,  
 » au nom de Charles IV. Et il faut con-  
 » venir, disait l'Empereur, que si j'eusse  
 » écouté plusieurs de ses raisons, et suivi  
 » quelques-unes de ses idées, je m'en  
 » serais beaucoup mieux trouvé.

» Quand je les tins tous réunis à  
 » Bayonne, ma politique se trouva pos-  
 » séder bien au-delà de ce qu'elle eût  
 » jamais osé prétendre; il en a été ainsi  
 » de plus d'un autre événement de ma

» vie, dont on a fait honneur à ma poli-  
 » tique, et qui n'appartenaient qu'au  
 » hasard : je n'avais pas combiné, mais  
 » je profitais. Ici j'avais le nœud gordien  
 » devant moi, je le coupai; j'offris à  
 » Charles IV et à la reine de me céder  
 » la couronne d'Espagne, et de vivre  
 » paisiblement en France; ils s'y prêtè-  
 » rent, je pourrais dire presque volon-  
 » tiers, tant ils étaient ulcérés contre  
 » leur fils, et tant eux et leur favori ne  
 » recherchaient autre chose désormais  
 » que le repos et la sûreté. Le prince  
 » des Asturies n'y résista pas extraordi-  
 » nairement; mais il ne fut employé  
 » contre lui ni violence, ni menace; et  
 » si la peur le décida, ce que je crois  
 » bien, cela ne dut regarder que lui.

» Voilà, mon cher, en bien peu de  
 » mots tout l'historique de l'affaire d'Es-  
 » pagne : quoi qu'on en dise ou qu'on  
 » écrive, on en arrivera là; et vous voyez  
 » qu'il ne saurait y avoir occasion pour  
 » moi à détour, mensonges, manque de  
 » paroles, ou violations d'engagemens.  
 » Pour m'en rendre coupable, il eût  
 » donc fallu vouloir me salir gratuite-  
 » ment; or, jamais je n'ai montré ce  
 » penchant.